

VIES TRANQUILLES

© cycle été 2024 de Tiers Livre
tous les textes restent propriété de leurs auteurs

Jean-Marie Garnier

Vies tranquilles

TABLE DES CHAPITRES

| | |
|----------------------------------|----|
| <i>Prologue</i> | 8 |
| <i>Bien arrivés</i> | 10 |
| <i>Interminable</i> | 12 |
| <i>La ronde de jour</i> | 14 |
| <i>Au-delà</i> | 16 |
| ... <i>empêché</i> | 18 |
| <i>Cagibi</i> | 20 |
| <i>Perles roses et sels d'or</i> | 22 |
| <i>Retour du Diaz</i> | 24 |
| 360° | 26 |
| <i>Fossile</i> | 28 |
| <i>Le petit pan de mur rose</i> | 30 |
| <i>Voyages, voyages</i> | 31 |
| <i>Ma vie avec Perros</i> | 37 |
| <i>Odeurs, arômes, effluves</i> | 39 |
| <i>Où habitez-vous ?</i> | 42 |
| <i>La distance vraie</i> | 45 |
| <i>Au ralenti</i> | 46 |
| <i>Bas de page</i> | 47 |
| <i>Kaléidoscope</i> | 53 |
| <i>Mon inconnu</i> | 55 |
| <i>Garçon !</i> | 58 |
| <i>Dispersés</i> | 60 |
| <i>Allant vers</i> | 62 |

PROLOGUE

Il y eut, quelque chose, après le rien, une chute, je dirais. Il y avait quelque chose, plutôt que rien, qui frottait, léchait, séchait en même temps. Il y avait quelque chose, plutôt que rien, une chaleur sur tout, autour. Il y avait quelque chose de doux contre, tout contre, plutôt que rien. On retrouvait quelque chose après le rien, ça bougeait, grouillait, dans la chaleur encore.

C'était le vaste, après l'étroit. C'était immense, vibrant, emplissant de bruits énormes ou de petits couinements. C'était vaste, immense, après l'étroit glissant, après la chute dans le mouillé. C'était, après le moelleux, le mouillé. C'était le frottement, la poussée tout autour. C'était encore le sombre, pas le noir, le sombre sonore, le grisé traversé d'éclairs de bruits énormes. C'était neuf, nouveau, surprise, étonnement C'était un effort pour tirer quelque chose plutôt que rien, en deux ouvertures.

Alors le gris traversé d'éclairs était partout, quelque chose plutôt que rien s'est mis à bouger, à frotter encore, sans mouiller. Alors, ça s'est mis à couiner contre. Alors c'était comme avant la chute, quelque chose plutôt que rien, identique, connu, reconnu par le frottement. Alors, j'ai vu. Alors, tout contre, j'ai reconnu aussi parce que j'ai vu. Alors je l'ai vu, semblable, même chaleur, douceur ; alors j'ai vu l'autre.

Il était devenu, il était être. Il était contre, agité sans violence, comme pour se rapprocher. Il était à la recherche de quelque chose plutôt que rien. Il était le manque, le vaste lui faisait connaître, reconnaître. Il était l'autre comme j'étais son autre, il voyait, se voyait, se reconnaissait.

Maintenant, il y avait autre chose, dans le vaste, quelque chose plutôt que rien entraît, pénétrait, emplissait en causant un manque. Maintenant le manque emportait tout le reste, tirait, poussait, vers quoi ? Maintenant je bougeais. Maintenant je pouvais un peu me rapprocher du quelque chose qui allait combler, se substituer au rien. Maintenant, j'étais arrivé tout près de ce quelque chose. Maintenant je voyais qu'on poussait ma bouche vers quelque chose. Maintenant je tenais en moi ce quelque chose plutôt que rien. Maintenant je tirais, pompais, suçais. Maintenant j'étais empli de quelque chose plutôt que rien, je retrouvais l'avant la chute, le gris, le sombre, maintenant j'étais, maintenant je suis.

Il y eut de nouveau quelque chose. C'était en moi, c'était un bien-

être, c'était le plein après le vide, le quelque chose après le rien, la satiété. C'était pareil pour l'autre que je voyais immobile. C'était le somme, le sommeil. C'était une position, nouvelle, sur le côté, je l'avais adoptée tout seul, roulé, basculé. C'était une main dont je regardais les doigts, l'autre main, couchée sous moi, ne bougeait pas. C'était le volume, l'espace, le vaste qui m' (qui nous) entourait, au-dessus. C'étaient des coussins, des draps, qui bordaient, bornaient sur les côtés. Au-dessus, c'était un mur blanc qui fermait tout, la lumière allait et venait, dessinait, se formait et se déformait sur cet à-plat comme un écran. C'était de mon côté, une grande source de lumière. C'était quelqu'un plutôt que rien qui l'avait déclenchée. Porté, levé, basculé, lové dans les bras de ce quelqu'un plutôt que quiconque, j'avais retrouvé le vide, le manque. Envahi, pénétré par les trous de mon visage, c'était une odeur, je sentais. Tourné vers quelqu'un plutôt que quiconque, ajusté au mamelon d'où ruisselait le bien-être ; re-posé, recouché dans l'espace bordé de doux linges, j'avais aperçu l'autre que quelqu'un emportait. Etonné, choqué, heurté, ses cris vite apaisés par le téton nourricier. Quelque chose plutôt que rien s'était imposé, non seulement à mon regard, je voyais, je reconnaissais, mais de plus, c'étaient des souvenirs, qui m'envahissaient par instants, que je rappelais à mon gré. Quelque chose m'occupait au-delà des manques, des besoins, des surprises, emplissait le rien. Une mémoire.

bien arrivés

Mon enfance fut des plus banales. Partagée entre la capitale où mon père avait son travail, ma mère ses habitudes, et une maison de campagne dans un village champenois habitée par une grand-mère et l'ombre de son époux mort trop jeune. Autant Paris était le lieu du confinement, autant le jardin champenois fut celui de l'éveil. Ma grand-mère, institutrice, prenait en charge mon éducation chaque fois qu'un grain de folie provoquait en moi, après l'ennui, la révolte face à l'Institution sévèrement encadrée par quatre murs fermant une cour d'école, des rues pleines de dangers, des squares minuscules aux grilles implacables. Alors, mes parents m'emmenaient à la campagne, assurés que S., forte de son expérience, saurait mater le jeune poulain ruant dans les brancards, en quoi ils se trompaient lourdement, le voyage par la RN 19 était pour moi celui du retour vers les paradis de la découverte et de la liberté.

Le plus difficile, était la sortie de Paris Porte de Charenton, passer devant le bâtiment de la SUZE aulettes lumineuses encore peu visibles dans le crépuscule du soir « maman, qu'est-ce que c'est, la SUZE ? c'est du poison, ma chérie/ c'est quoi, du poison ? demande à ton frère... » C'étaient encore des avenues interminables, circulation dense, les retours du travail croisaient les départs du vendredi soir On abordait les banlieues, c'est à Créteil que la sensation d'échapper à l'emprise urbaine gagnait les automobilistes abordant la Brie, les villages ou petites villes se succèdent par ordre alphabétique : Boissy-Saint-Léger, Brie-Comte-Robert, Coubert, Guignes, Mormant, Nangis, la route, la raffinerie de pétrole de l'île de France est déjà illuminée, architecture industrielle plutôt compacte, cheminées, tours de distillation, incongrue sur la plaine briarde A Provins, tour médiévale, comme un donjon isolé, dont les enceintes ont été rasées, tour de ville Venir visiter un jour, ville médiévale cachée aux automobilistes ? Nogent-sur-Seine crée une brève rupture, une exception à l'ordre alpha jusque là respecté Traversée d'une zone boisée, humide, marécageuse, les phares éclairent les petits ponts blancs enjambant des mares, à chaque dos d'âne, je préviens, légère secousse ressentie dans le plexus, haut-le-cœur, jouer avec la vitesse « papa, accélère, c'est les p'tits ponts ». Est-ce ainsi qu'il faut... Nuit désormais après chien-et-loup plongeant dans le noir total, absence de lune, soleil depuis longtemps couché, vague point orange maintenant effacé du

rétroiseur Pont-sur-Seine, souvenir du premier attentat contre De Gaulle, j'étais passé une heure avant lui, je n'avais appris l'événement que le lendemain Où commence la Champagne ? on retrouve la plaine, ce n'est plus la Brie, ce ne sont pas encore les friches de l'est Romilly, nœud ferroviaire, sentiment de tristesse, rien ne ressort, aucun relief, maisons basses, cheminots, forges, usines de bonneterie Entrer dans Troyes « papa, pourquoi on parle toujours de la guerre de Troyes ? c'est pas le même, ma jolie... » Cyclistes encore nombreux, sortent de chez Michelin, travailleurs postés, beaucoup d'hommes en casquettes On approche de la maison, plus qu'une quarantaine de kilomètres Lanterne des morts à Buchères, oui il y a bien eu une guerre, à Troyes, avec ses massacres Pignon d'immeuble, on devine une publicité peinte, un grand bonhomme en vert, crachant le feu, légende LE THERMOGENE, effrayant les enfants... Entrer dans le village, dans le passé, je redoutais d'avoir à décharger les bagages Remettre le disjoncteur, allumer le salon, passer un coup de fil « bien arrivés ».

interminable

Les déjeuners sont interminables.

Suzanne s'affaire à ses fourneaux : la cuisinière à bois, la flamme qui monte quand on soulève les anneaux de fonte polie et brossée qu'on entend retomber puis remettre en place.

Marguerite, la bisaïeule cherche son "p'tit couteau".

Il sera pour lui quand elle mourra. Ce "p'tit couteau" qu'on fait tourner parmi les convives si la viande est dure. Vrai rasoir, lame creusée par les affûtages ; en restera-t-il quelques millimètres utiles quand la mémé mourra ? Elle le retrouve et attend, un peu tordue, presque bossue sur sa chaise qui craque sous son poids. Cliquetis de son dentier. Les parents ébauchent un sourire.

Entre la cuisine et le "bureau" où l'on déjeune, passage étroit, comme un deuxième couloir, où Suzanne fait des allers-et-retours, un œil sur ses rôtis, manipule couvercles de fonte.

Anticiper la suite à l'écoute des bruits de la cuisine. Assise à la table, sa mère est tiraillée : elle voudrait aider Suzanne mais les deux enfants l'occupent, se chamaillent. Le garçon qui ne mange que ce qu'il aime, qui maigrit, la petite fille, qui a besoin d'aide. Elle dévore et distribue un peu partout les cuillerées de potage. Au hasard, on ramasse où c'est tombé. Joux enflammées, pommes d'Api.

Le déjeuner s'étire rituellement.

Après les betteraves rouges et le céleri rémoulade, le gros poulet de ferme est découpé par le père. "Je prends la carcasse".

Lui aura droit à un pilon, (garçon, jambon, dindon, pilon, celui du marchand de couleurs de la rue de Pontoise, image évitée).

Poulet, un peu de sauce sur les pommes de terre sautées qui frissonnent encore dans la poêle. Un régal, il mange bien. Il aime tout cela. Pas de haricots, d'épinards, légumes amères.

Incident, son refus du fromage. Odeur l'a toujours dégoûté. Colère sourde du père, "il faut goûter", ... menace vague.

« Qui veut du café ? ». Les parents empilent les assiettes, table roulante qui grince dans le corridor. Bouilloire empli au robinet, attendre, gros bouillons, chocs métalliques, Les filtres individuels posés sur chaque

tasse ; n'en finissent pas de passer, on tapote les bords avec des « cuillers à café », toutes petites.

Les enfants sont expédiés au jardin, « mettez vos cache-nez ! », courent dans le couloir, claquent la porte vitrée.

la ronde de jour

I / Le chemin de ronde

Il n'avait pas encore de nom, on disait, « le p'tit chemin » ; chez les bourgeois férus d'histoire, c'était le « chemin de ronde ». Il faisait le tour du village, comme sur un rempart, ou plutôt au pied d'un rempart, transition entre le domaine habité et la campagne aux trois « étages », prés et champs au rez-de-chaussée, quelques vergers grillagés dénommés « clos » portant le nom de leur propriétaire, vignes sur les coteaux autant de terroirs que de vallons, forêts coiffant le plateau. Au-delà... le regard, en ce temps, ne portait guère plus loin, seules des routes...

Le chemin cernait le village tel un nœud coulant, ou plutôt comme une cravate d'où, s'échappait, seule, la rivière. Il était parcouru par des hommes à pied, des troupeaux, des charrettes tirées par des chevaux, qui en marquaient le profil : deux ornières creusées par les grandes roues de bois cerclées de fer, encadrant la voie creusée à peine par les sabots des gens et des percherons. Il n'était pas pratique aux voitures qui lui préféraient les voies goudronnées. Côté village, de hauts murs de pierre coiffés de laves (appellation locale des plaques de calcaire), disposées soit en tables emboîtées sur une amorce de gouttière, soit appareillées en toiture à deux pans ; maisons bourgeoises cachées aux regards, dont on distingue parfois la toiture à ses hautes cheminées.

Des ruelles aux noms d'usage montent vers le chemin de ronde ; elles sont bordées de murs des deux côtés, donnent accès aux fermes, et, plus bas, à la grand'rue du village. C'est par ces ruelles que montent troupeaux et attelages vers les prés, les labours, le vignoble. Ce dernier se travaille à la main, quelques chevaux, le sécateur et la binette dite « raclotte » en assurent la survie ; dans les années 50, le champagne de l'Aube n'est guère apprécié.

Chemin frontière, ouverte vers les lieux de travail ou de promenade. Chemin d'apprentissage où se risquent les premières bicyclettes avec ou sans stabilisateurs. Sur cette terre battue et ses graviers blancs, j'ai petit à petit maîtrisé l'équilibre difficile du deux-roues, mes genoux en porteront la marque rouge toute ma vie.

Chemin des rencontres entre enfants qui l'empruntent pour se rendre à l'école, aller chercher du lait à la traite du soir, mais aussi

pour gagner au plus court les collines et forêts où tout est à découvrir, petites bandes cherchant l'aventure, plus tard, adolescents se donnant rendez-vous discrets sur les placettes qui le bordent ici et là.

II / La rue des vauelles °

Aujourd'hui, le chemin s'appelle « des vauelles ° », il est s'est urbanisé, devenu « rue », bordé de maisons là où commençaient les champs, toutes numérotées de façon métrique pour faciliter le travail du facteur, des pompiers, du médecin ; il ne constitue plus une frontière. La rue des vauelles est devenue voie de communication rapide, au revêtement bitumé, parcourue en permanence par les fourgons, tracteurs-enjambeurs des vigneron qui sont désormais – boom du champagne explique – les forces vives du village. Il fallait accompagner l'évolution économique, démographique et sociale d'un village surpris par l'accélération du temps. Des maisons pour les familles encouragées par les lois natalistes, des hangars pour abriter le matériel et les chais des viticulteurs, des voies pratiques pour les camions des fournisseurs et des clients, des ouvertures accueillantes pour une clientèle et des travailleurs en voitures de plus en plus grosses... La transition s'est produite à la fin des années 60, il fallait du terrain, le chemin s'est élargi, a perdu son côté frontière, bitumé, enfermé entre les hauts murs du passé, où des ouvertures ont été ménagées au fil des rachats de maisons bourgeoises par les vigneron enrichis, et un espace sans âme, gagné sur les champs, occupé par des maisons de toutes sortes, des lotissements, des bâtiments fonctionnels immenses où s'élabore l'or pétillant pour repas fins.

Le village vit, il vit bien, son expansion a repoussé les frontières campagnardes de son cadastre au-delà d'un nouveau périmètre créateur de richesses. Le chemin de mon enfance a perdu de son charme, mais devant un verre de champagne, qui s'en plaindrait ?

°vauelle = petit vallon (lat.vallicula)

pourtant, au-delà des forêts coiffant le plateau, forêts de pins sylvestres mélangées de petits chênes, de charmes et de bouleaux dont l'une s'appelait « du charme boulerain », il y avait des friches ; quand on voit des friches, on pense l'infini, on croit que rien ne peut plus apparaître que ces étendues plates, plateaux, mesas, mesetas où croiser parfois un berger précédant un troupeaux de moutons en train de paître, porte-t-il un de ces bâtons à plateau appelé houlette servant de propulseur pour les cailloux lancés vers la bête qui s'écarte, en faisant un peu trop à sa tête, ou bien un fer arrondi apte à saisir selon courbure large ou serrée, soit le cou soit la patte d'une brebis lors des rassemblements en parcs pour besoins divers dans une vie d'éleveur, porte-t-elle houppelande ou limousine, aux épaules, cette silhouette entraperçue sur la friche où s'agite par grand vent d'est son grand parapluie noir ?

pourtant ce n'est pas fini, il existe un au-delà des friches que l'homme ne laisse pas longtemps – nous parlons en siècles – inoccupées, improductives, où ne croissent que graminées vite rôties de sec et de vent, buissons épineux, prunelliers auxquels le chemineau emplit sa musette des baies bleues qu'il suce au long de sa route, se délectant de leur âpreté, leur astringence, il existe un au-delà fait de terres cultivées, de labours exhibant au soleil, à la pluie ou au gel la nudité même du sol pauvre, où des tracteurs traînant de fortes charrues, brabants réversibles, de huit ou dix socs aux versoirs brillants comme un inoxydable acier, poncés, polis à chaque nouveau passage par les atomes argilo-calcaires donnant au sol l'astringence qu'il fait monter dans les prunelles.

plus loin encore, car le temps passe à fouler friches ou guérets, ces même champs – en apparence – sont en cours de récolte, des théories de moissonneuses et de remorques progressent comme à la parade, coupant tiges, battant épis, crachant grains, balles et pailles, emplissant remorques se déversant aux grilles des silos dont les tours blessent l'horizontale comme autant de Chartres sur la Beauce, d'où partent des camions pressés d'approvisionner les vastes minoteries, les Grands Moulins qu'actionnent des moteurs depuis que le Quichotte leur a brisé les ailes

au-delà, au-delà, il y a autre chose, on pénètre dans le monde du fer, des tuyaux énormes en rotation lente, tuyaux fours où se cuit le ciment qui construira les villes, il y faut des camions, de plus en

plus, pour nourrir les fours, évacuer la poudre merveilleuse se prêtant au moulage en toutes formes imaginées par l'architecte, des barges, des péniches pour conduire ces tonnes de ciment vers les chantiers gourmands, monde du fer, des usines, structures simples de hangars, parallélépipèdes monotones, ou structures complexes, liées aux industries elles-mêmes, raffineries, colonnes, réacteurs ventrus, réservoirs, piscines colorées, hauts-fourneaux illuminant la nuit de leurs rougeurs inquiétantes, laminoirs en série, mines aux terrils montés à la surface comme volcans éteints aux formes parfaites
au-delà, au-delà, nous nous heurtons aux villes, aux murailles ou aux voies accueillantes au voyageur, source de travail, de richesse, cherchant où loger sa carcasse, repoussé aux périphéries, banlieues où procréer des villes nouvelles jusqu'à saturer l'espace, le contraignant à s'envoyer en l'air, en ascenseurs dans des tours sans limites ou à creuser son terrier plus bas, encore plus bas... mais ceci est une autre histoire.

... empêché

| ... pourtant, au-delà des forêts coiffant le plateau, forêts de pins sylvestres mélangées de petits chênes, de charmes et de bouleaux, il apercevait des friches, il aurait bien voulu passer par là pour rentrer chez lui |

... mais on l'en empêchait, on le retenait ; quand on voit des friches, pensa-t-il, on pense l'infini, on croit que rien ne peut plus apparaître que ces étendues plates, plateaux, mesas, mesetas, ces étendues sauvages donnent un sentiment de liberté

... où, retenu encore à la croisée des chemins, croiser un berger précédant un troupeaux de moutons en train de paître, porte-t-il un de ces bâtons à plateau appelé houlette servant de propulseur pour les cailloux lancés vers la bête qui s'écarte ; porte-t-elle huppelande ou limousine, aux épaules, cette silhouette entraperçue sur la friche où s'agite par vent d'est son grand parapluie noir ?

... attachée elle aussi, prisonnière de cette maigre terre, retenue par un contrat qui la lie corps et biens au propriétaire du sol

... retenu ici, moi qui voudrais aller plus loin, parcourir le monde, pourtant ce n'est pas fini, je sais qu'il existe un au-delà des friches que l'homme ne laisse pas longtemps – nous parlons en siècles – inoccupées, improductives, où ne croissent que graminées vite rôties de sec et de vent, buissons épineux

... incapable d'aller au-delà, je sais cependant que, plus loin, aux confins, on rencontre des terres cultivées, des labours exhibant au soleil, à la pluie ou au gel la nudité même du sol, fermes fortifiées hostiles au voyageur

... on me retient, on m'entrave bras et jambes, impossible d'aller plus loin encore, où ces champs sont en cours de récolte, où des théories de moissonneuses et de remorques progressent comme à la parade, coupant tiges, battant épis, crachant grains, balles et pailles, emplissant remorques se déversant aux grilles des silos dont les tours blessent l'horizontale comme autant de Chartres sur la Beauce, blés murs, pain chaud dont j'ignore le goût

... au-delà, rentrer chez moi, aller à pied débarrassé des liens, pénétrer dans le monde du fer, des industries, raffineries, colonnes, réacteurs ventrus, réservoirs, torchères, hauts-fourneaux illuminant la nuit de leurs rougeurs inquiétantes, laminoirs en série, mines aux terrils montés à la surface comme volcans éteints aux formes

parfaites, tuyaux énormes en rotation lente, tuyaux fous où se cuit le ciment qui construit les villes

... on me retient encore, le guet, l'octroi, hors la ville, là mon but impossible, mon domicile, mon nid, mon chez moi, au milieu de mes frères, atteindre au moins les faubourgs, me cacher pour franchir d'ultimes frontières, entrer planqué dans le charroi d'un maraîcher, sentant le chou et l'ail ou dans les effluves iodés d'un mareyeur venu vendre aux Halles ses huitres et ses anguilles
... atteindre, se peut-il ? le pied de la butte Montmartre, échappant aux regards hostiles, au mépris des habitants pour ma race, ma couleur, rasant les murs, retenu par ma crainte de toutes les polices
... bloqué au pied de mon immeuble par des portes nouvelles, des verrous et des codes derrière lesquels s'abritent, terrorisés, les occupants.

L'arrière-grand-mère est morte au printemps ; on m'a donné sa chambre. Jusque là, je dormais dans la chambre des enfants, deux grands lits, un troisième plus petit. Je connaissais les lieux, l'arrière-grand-mère m'invitait parfois à dormir avec elle. Avant d'aller dormir, par la fenêtre, nous observions le soir.

Sur une place plantée de tilleuls, était installé le monument aux morts. Un angle aplani a été sacrifiée, bitumé, c'est maintenant une voie d'accès au chemin de ronde, les cortèges commémoratifs passent par là, édiles et anciens combattants (plus que trois) avec drapeaux. Le monument n'est qu'une sorte de phallus de pierre en érection vers le ciel où, suppose-t-on reposent les morts des guerres du XX^e siècle. Il est entouré d'une grille basse et proprette, de gazon et de fleurs. Je sais que ma famille n'est représentée sur la liste gravée que par un lointain cousin de mon grand-père ; il porte un nom différent. J'aurais préféré une statue de « poilu » casqué, vêtu de la capote bleue régulièrement repeinte par un employé communal, qu'il monte la garde, appuyé sur son Lebel ou se rue à l'assaut, grenades en main ; les plus beaux représentent un enfant poing levé, criant MAUDITE SOIT LA GUERRE !, comme à Gentioux-Pigerolles sur le plateau de Millevaches.

Mémé exigeait une prière pour tous ces morts du village dont certains lui avaient apporté des fleurs ou des pommes de pin pour son feu.

Agenouillés contre le lit-bateau, nous disions un Notre Père face à l'affiche représentant le grand barbu exhibant son cœur rayonnant, terrible et rassurant à la fois, son regard intense et doux, ses longs cheveux, sa robe bleu nuit.

A seize ans, ce transport vers une chambre au bout du couloir m'apparut comme une faveur, comme la reconnaissance que je pouvais désormais vivre un temps de solitude, à petite distance des sœurs et des adultes.

Le grand barbu au cœur saignant m'observait toujours. Depuis longtemps, je ne lui rendais plus ni visite ni prière. Au mur, l'affiche, ternie, avait perdu quelque relief, un rose-violet dominait, mais le regard intense et doux n'avait pas changé au-dessus de ce cœur projetant ses feux. Je dors désormais sous ses yeux, une première nuit aux rêves hachés de sursauts, de vision de cœurs pantelants.

Dès le matin, je décide d'arracher cette affiche, un bout de papier tout juste punaisé, poussiéreux et naïf.

Les contours d'un cagibi apparaissent alors, dont j'avais oublié l'existence. Dans cette maison où j'en compte six, de formes, de tailles, de fonctions différentes, je ne joue plus à cache-cache depuis longtemps, je ne m'accroupis plus dans la poussière et les toiles d'araignées, au fond de ces volumes perdus dont seul un habitué connaît l'existence. Celui-ci possède une porte véritable, on le dirait plutôt placard. Fermée à clef, je la secoue, ce qui semble déclencher la fuite d'habitants clandestins, frottements, battements d'ails, loirs, pigeons, rats ?

Je passe une partie de la journée à questionner, à chercher cette clef, sans succès, mon père me dit qu'il n'y a là derrière que passage de tuyaux du chauffage central. Je retrouve ma nouvelle chambre sans déplaisir, ne donnant pas sur la rue, elle se révèle très silencieuse.

C'est une vague lueur qui me réveille au cœur de la nuit. Je pense à la lune, me redresse un peu dans mon lit. La porte du cagibi est ouverte, c'est de l'intérieur que se répand une lumière très pâle qui diffuse dans la moitié ouest de la pièce. J'ai dû rêver ce phénomène étrange, je ne me suis pas levé mais me rappelle un sommeil lourd ; au matin, la porte était fermée.

Je ne découvre la clef que le lendemain pendant le déjeuner. Ma mère m'envoie chercher un pot de miel « dans le cagibi de la cave ».

Il y a là une vieille armoire où sont rangés chaussures et outils de jardinage. Poussé par je ne sais quelle intuition, j'explore un de ses tiroirs et découvre un anneau rassemblant des clefs. L'une d'entre elles ouvre mon cagibi, la porte résiste un peu, cède en grinçant. Sur un côté, ce grand placard abrite deux tuyaux de chauffage, à angle droit, une petite fenêtre en demi-lune dont la vitre est cassée. Le sol est couvert d'une épaisse couche de plumes et déjections, diverses, en gris et noir.

Au centre, paraissant creusées dans ce revêtement animal, deux traces de pas bien nettes.

Quand Georges naît, en 1898, on célèbre les huit-cents ans du départ de Robert de Molesme pour fonder l'ordre de Citeaux. Des cérémonies discrètes sont organisées autour de l'abbaye en ruines, la troisième république est de plus en plus laïque. Son père assiste à la messe, depuis son banc, au pied de la chaire. Ses vignes ont été ravagées par le phylloxera, il accroît ses surfaces et se tourne vers la polyculture et l'élevage, achète douze vaches et six chevaux de trait. En 1940, Georges fait une crise d'hémoptysie qui l'emporte dans son lit à la veille de l'offensive allemande. A douze ans, il est un élève brillant, raflant les beaux livres rouges lors de la distribution des prix. Grand et maigre, il tousse beaucoup, le médecin met en cause les pollens et poussières abondants à l'intérieur et au voisinage de la ferme, il conseille de l'éloigner au moins des gros travaux. En 1882, le médecin allemand Koch a découvert le bacille responsable de la tuberculose, on est bien loin de comprendre, de soigner cette maladie. A vingt-deux ans, Georges épouse une institutrice rencontrée lors d'un séjour en sanatorium, sa maladie est considérée comme chronique, il n'a pas été mobilisé en 1918 avec les dernières classes. Par intervalles, sa toux connaît des périodes de calme, de rémission qui lui permettent de passer sa licence en droit. Ses cahiers sont écrits à la plume, à l'encre violette ; je tape ces fragments le concernant sur mon clavier, au moins, je me sers des deux mains. A trente ans, Georges est correspondant du journal départemental, son talent de chroniqueur le fait remarquer par la direction du journal qui l'envoie en Allemagne à la découverte d'un mouvement politique en croissance rapide qui inquiète l'Europe. Il câble quelques articles dénonçant les méthodes du parti national-socialiste ; leur refus par la direction de L'Éveil Troyen entraîne sa démission. Il a quinze ans. Après une crise de toux qui semble devoir l'emporter, son père décide qu'il doit quitter la ferme où les travaux quotidiens l'épuisent ; premier séjour à Bourbonne les Bains qui sera suivi de plusieurs autres. A dix-huit ans, il obtient le baccalauréat es lettres avec mention, son père lui conseille de se tourner vers le droit, il songe aux conflits de voisinage qui empoisonnent la vie rurale. A vingt ans, il fait un séjour hospitalier au sanatorium de Gerardmer, on lui prescrit des sels d'or, coûteux mais apportant quelques soulagements ; il partage une grande chambre avec d'anciens poilus touchés par les gaz, noue une amitié

durable avec le futur juge D. qui lui obtiendra le poste de greffier à la justice de paix des Riceys, à une lieue de Molesme. Son mariage avec Suzanne est heureux, pour loger le jeune couple, son père achète une maison au centre du village, à proximité du tribunal ; une petite société bourgeoise se réunit fréquemment pour des repas, des parties de cartes, des bals animés par les élèves de l'école de musique. Georges semble guéri, joue de la clarinette, conseillée pour renforcer ses capacités pulmonaires, je regarde une photo de lui en dandy, pantalon rayé, redingote, appuyé à une canne, près d'un palmier nain. Sur la cheminée de marbre, deux candélabres à quatre bougies allumées encadrent un coffret en palissandre ouvert. Dans sa garniture de velours rouge, bien astiqué, un vistemboire d'argent, époque Louis XV reluit sous les flammes des bougies. Suzanne joue du violon à l'orchestre de Bar sur Seine, leurs enfants naissent en 1922 et 1924. Il a trente-cinq ans, il est un notable du chef-lieu de canton, mais ses sorties s'espacent, quand il est pris par la toux, ses mouchoirs se tachent de petites perles roses.

retour du Diaz

L'homme de Villiers

Comme Diaz, je suis l'homme du Jazz à Auber comme Villiers, le François des pendus en ballade, mes poumons mités, ma chair pourrie trop mal nourrie ne m'emmènera pas plus loin, Aubervilliers, Auber-Villon, je hais pies et corbeaux.

L'homme au bart

Rien ne presse, le temps pas encore venu, le coût du chanvre excède aujourd'hui nos moyens.

L'homme de Villiers

Auber me point, poigne vilains, il me oindront.

L'homme au bart

Regarde ton corps écoute ton souffle tremblant dans les harmonicorps aux sept tonalités.

L'homme de Villiers

Do est utre ou outre, ré n'est pas mais raide est, mi ne sied mais mitre coiffe, fa sonne faux je te nomme fax, sol se sent meilleur en seuil, la oui pourquoi pas là, et si que septième j'appelle six

L'homme au bart

Regarde-toi dans ton costume sans cravate je suis le biennommé désigné pour seoir sans surseoir dès que le sablier basculera dans la clepsydre.

L'homme de Villiers

Je suis né m'a-t-on dit, Matondit non pas je suis né Diaz pour enchanteur dans le bar parental, on m'a sommé, m'assommé, de dire enfin la vérité sur ma nativité suspecte ce la voilà escrivaillante sur l'ardoise recommandant « le vin de la semaine » me croyant croyant aux michauxes sacrées de la vie, brayant tant, tant hurlant, hurlant vents et pétant que lassant parents et clients du bar pas rentable, m'ont mis en bouche sept harmonicorps appartenant au cousin Patrick d'où mon corps souffrant, soufflant tira les sons jazz,

à la surprenante envoûtance, engagé sitôt dans la chhornale loonale,
repéré pour harmonicorporéité ténoriale et tendance au sursaut
poïétique dans des tonalités décadentes, je fis mes classes aux
conserveries de la rue du Rhum, dans les couloirs croisant Valérno
Varina égaré, cherchant sa voie hors de Savoie proférant, lui
préférant mon bar de renaissance à la Renaissance qui bombarda
pourtant Villon le François au rang de grand, grandis dans mes
santiags aux talons profilés, qui portent mon corps en avance, en
avant de moi-même, enchaînant bascules rondibèques, en avant, en
avant, sursautant, tressautant au rythme jazzant de mes péans de
misère, admiré des uns, haï des autres fascinés par ma démarche de
poëtain au turbin.

L'observateur recherchant une description exhaustive de la pièce se placerait au centre et ferait un tour complet sur lui même. Ayant tracé les diagonales virtuelles du parquet rectangle, il se planterait au point d'intersection, regarderait à l'horizontale, balayerait verticalement chaque composant dont le lecteur trouvera ci-dessous la description. Arbitrairement, celle-ci commence par la porte d'entrée de la chambre considérée comme voie d'accès à la connaissance.

Mur ouest

Porte en chêne vitrée dans sa moitié supérieure ; quatre vitres sur un croisillon de petits bois moulurés ; au-delà du vitrage, visible, pallier ; on distingue des rampes et garde-fous de métal noir, départ d'un escalier spirale. La porte ouvre vers l'intérieur. Au mur deux tableaux, un abstrait qu'il avait dans sa tête intitulé l'Heautontimoroumenos. Regardé de face, il distinguait un personnage (doré sur bleu), bras tendu, portant un glaive tourné de gauche à droite. C'était le châtiment, la punition (timoréo). Observé collé à la cloison, le personnage au glaive semblait le retourner contre lui-même. Quand il l'avait acheté, le peintre lui avait parlé d'anamorphose, des « Ambassadeurs » d'Holbein ; il avait mis longtemps à comprendre, aujourd'hui, il aimait faire visiter sa chambre en récitant le poème de Baudelaire, l'autre représentant une lavandière entre deux saules têtards, tache rouge inclinée vers une rivière ; sous les tableaux, seize casiers remplis de livres, classeurs, boîtes. Au sol, trois étuis noirs, parallélépipèdes de grand format, instruments de musique ?

Mur sud

« Iconostase », douze cadres contenant dessins, photos ; afficherait des objets à valeur sentimentale, familiale, portraits des parents, dessins d'enfants, paysages locaux. Surmonte bibliothèque de huit cases, livres grand format, dictionnaires, usuels, classeurs couchés. Dominée par deux spots modernes.

Angle mur ouest/mur sud

Table ronde blanc laqué, couverte d'un fouillis trop fastidieux à détailler. Une lampe de bureau illumine une surface où dominent

livres, carnets, ordinateur ouvert. Il travaille sur le clavier, mains à plat, doigts aux déplacements lents. Serait en train d'écrire un texte improvisé – pas de brouillon visible. Assis dans un fauteuil style jardin, coussins. De dos, on ne voit que son abondante chevelure quasi blanche.

Mur sud

Baie vitrée, rideaux enroulés, entrouverte sur balcon, paysage lointain, collines, prairies.

Bibliothèque basse, spot, écran TV, tableau figuratif, naïf, rayonnage vertical pour disques compacts.

Mur est

Grand tableau abstrait bleu et or, occupe le premier tiers. Radiateur sous fenêtre forme hublot. Tableau figuratif, deux personnages gros plan, évoque les vieilles femmes peintes par Goya ; série de sculptures ferraille, récupération.

Mur nord

Chevet, lit sous éclairage indirect derrière planche multi trous, effet tamis. Chevet portant une vingtaine de livres sur deux piles. Clavier électrique sur pieds croisillons formant un X ; partition jazz ouverte. Grand tableau monochrome rouge incrustations noires, opposé au bleu-or par la diagonale. Vélo d'appartement angle nord-ouest.

Mur ouest

Tableau abstrait au-dessus du radiateur. Porte maintenant fermée.

A la table ronde, il est tourné vers le balcon ; observe quelque chose avec une paire de jumelles ; hypothèses :

- rapace faucon, buse, milan ?
- chien, chat dans la prairie ?
- ensileuse en action suivie d'une remorque, une autre en attente ?
- voisin en train de débroussailler ?
- groupe de marcheurs sur la route en contrebas ?
- chevreuils en limite de forêt ?
- ULM prenant de l'altitude ?

De profil, il ressemble à Jacques Marigar.

fossile

Où ramassé ? Collines à vignes de Champagne ou Bourgogne, j'ai un pied de chaque côté de la frontière. Fossile, mer lointaine, coquillage-pierre, plus petit que ma main qui l'a recueilli au sol, posé sur ma table, presse-papiers. Coquillage ou fragment, imaginer l'entier du fragment, prolonger mentalement les côtes jusqu'au point de jonction des deux faces, deux valves formant charnière, penser une coque beaucoup plus grosse que celles ramassées à Noirmoutier, l'île devenue appendice côtier depuis le pont... Objet calcaire, densité moyenne pour un caillou, moins qu'un galet de granit poli, doux aux paumes. Le mettre dans ma poche ? il va ballotter, heurter ma cuisse, former une grosseur, un relief dans mon pantalon, le garder à la main ? obligé de le poser, de le poser chaque fois que j'aurai un geste à faire, ne serait-ce que me déboutonner pour pisser ?

Ramassé pourquoi ? Parce que je l'ai vu, reconnu témoin d'un monde disparu ? Ici était, avait été, aurait été une mer couvrant plaines et collines, il y a longtemps, ça doit se chiffrer en millénaires, en dizaines de, centaines de ? Ere secondaire, calcaires à fossiles, vigneron d'ici font savantasses, disent « kimméridgien », ornent leurs façades d'ammonites géantes déterrées par les lames des bulldozers, redessinent le relief pour simplifier leur travail, transforment anticlinal en synclinal, bouleversent les couches géologiques, ne se baissent pas pour ramasser un fragment de coque, mais pour vendanger le raisin. Centaines de travailleurs saisonniers embauchés pour les vendanges ; les tziganes ne veulent pas être nourris-logés, installés sur terrains sans toilettes ni eau courante, en bordure de rivière, pataugent dans l'argile dès qu'il pleut, font leur cuisine sur foyers au sol, tendent des cordes entre les arbres, linge bariolé sèche au vent, braconnent quelques truites, la société de pêche ferme les yeux pour garder ces travailleurs pas chers.

Ramassé pour quoi ? Je ne suis pas géologue, je ne suis pas collectionneur de cailloux, même porteurs des traces du vivant, en outre, celui-là n'est pas rare, ni beau, pas plus original... Alors ? Rêver, imaginer, penser au chemin parcouru pour arriver sur cette colline ? J'ai porté le bout de coquille jusqu'à la maison, je l'ai montré à mes enfants, nous avons parlé de la mer, de ces animaux

transformés en fossiles, en cailloux tandis que leurs lointains descendants vivent encore dans l'océan où ils (mes enfants) aiment se baigner. Ramassé pour rien, j'aurais dû le laisser sur place, auprès de ses semblables, avec eux « parler caillou » de ce bon (très) vieux temps où se laisser rouler par les marées d'équinoxe.

Le petit pan de mur rose

Tout est calme dans la maison, la journée s'achève, partagée entre menus travaux, promenade avec la chienne, sieste au jardin, vélo d'appartement, moments d'échanges autour des repas, jeu intellectuel parfois, et temps incompressible de lecture. Pour compléter ce jour d'été, si long, si lumineux, il ne me reste plus qu'à m'asseoir devant ma table ronde, à ouvrir l'ordinateur pour entrer de front dans l'écriture. Le coucher du soleil, qui éclaire le pan ouest de la maison, projetant ce soir son flamboiement, ne viendra pas me distraire, je n'en aperçois que la projection orange sur le mur blanc du palier.

Tout le jour j'ai ruminé mon sujet du soir, pioché dans le carnet, recueil des pensées du matin, dont les formules brèves ne sont généralement que des portes entrebaillées sur un thème à creuser, qui va émerger petit à petit, souvent décanté pendant ma promenade matinale. Vient le moment de silence quand Lulu se repose, quand les travaux agricoles ne font plus ronronner les tracteurs, quand tombe une fraîcheur chargée d'odeurs herbacées. Il semble se suffire à lui-même, rejetant presque l'idée que, de surcroît, il aurait besoin d'une sorte de consécration, d'épiphanie par l'écriture. Je pense aux injonctions venues d'ailleurs à « vivre le moment présent » ; il y a longtemps que je le vis dans l'acte d'écrire, longtemps que j'ai fait mon choix.

Déjà le mur du palier, « le petit pan de mur... » devenu rose pâle, tourne au mauve, au violacé. Tirer les rideaux. Je ne veux pas attirer les insectes, bourdons, frelons ou moustiques quasi invisibles. L'ombre s'étend, traversée par les flèches erratiques des chauves-souris aux radars infaillibles. Un court moment, la couleur verte teinte la baie vitrée, jusqu'à la pâleur étoilée qui subsistera « sotto notte » jusqu'au matin, ne laissant deviner que la douceur du tissu de coton suspendu.

Le clavier du Mc Intosh s'est éclairé de lui-même, la lampe de bureau va prendre le relais, j'ouvre une page vierge dans mon traitement de texte.

voyages voyages

De Göteborg, tout d'abord, je n'ai rien vu, rien qu'un quai de gare peu éclairé, une silhouette familière qui restait seule, derrière les gros heurtoirs en béton. Je crois que j'étais déjà amoureux de la langue dont j'ignorais presque tout, mais les annonces diffusées au dessus de ma tête chantaient en marquant fortement les finales, des mots, des phrases. Un rêve ancien, celui d'être immergé dans une autre culture, d'en maîtriser un jour la langue, les codes, la culture était en passe de s'accomplir. Depuis le bus qui nous conduisait chez Cristina, je ne voyais que grandes avenues, j'aurais pu me trouver à Bruxelles ou à Grenoble, mais par moments, nous passions de larges ponts sur des rivières ou des canaux, des fleuves ou des bras de mer, une activité industrielle et portuaire illuminait soudain tout le flanc droit de ce quartier que nous longions par une voie en corniche. Nous gagnons une banlieue aux petits immeubles modernes, une cité-dortoir où des services, des commerces donnent une impression de confort, de vie locale. Un court déplacement jusqu'au fisk halle me fera mettre un pied dans la cuisine locale et son culte du hareng.

En 1960, quand j'ai découvert Madrid, j'ai eu la sensation de passer brusquement du plateau Castillan pelé, à la grande ville. Dans le train, depuis le lever du jour, je m'emplissais le regard d'un paysage illuminé par le soleil ; parti de Barcelone, j'avais passé une nuit pénible et cet éveil à la lumière était d'autant plus fort. Un voyageur me demanda ce que je pensais de ces terres, de l'ocre sans nuance, « aride » lui répondis-je en faisant une énorme faute d'accent tonique, il avait compris... A peine répondu, nous étions en ville, dans la capitale, pas de banlieue qui se traîne en longueur, pas de pavillons sans âme, pas de nains de jardin, mais le grouillement automobile aperçu de mon couloir aux fenêtres ouvertes. La petite SEAT qui m'emmène à destination, chez ma logeuse, ne me permet qu'une vision limitée de l'environnement, je suis curieux de cette foule qui se presse sur les trottoirs, je ressens le besoin de me lancer dans le dialogue, d'essayer de parler cette langue étudiée depuis deux ans ; je pose question sur question au chauffeur très fier de me servir de guide, ravi de trimballer un Français « trabajé diez anos i Francia »... Quand je lui annonce que je vais séjourner dès demain

près de l'Escorial, il m'assure que je vais voir « una maravilla, de verdad ». Le soir venu, je participe au « paseo », coutume de promenade nocturne, on se croise, on se sourit, on fait demi-tour, où que l'on se trouve dans Madrid, il y a une avenue au paseo, il suffit d'emboîter le pas aux petits groupes de jeunes gens sachant, à l'évidence où ils vont. A San Lorenzo del Escorial, je retrouverai cette habitude avec les madrilènes en villégiature.

Lisbonne Castelo San Jorge

Près d'un vieux canon

Pointé sur la ville et le large

J'attends le coucher du soleil

Mes jambes allongées

Mes pieds fatigués

Violent par leur seule présence les pierres de ce lieu

Toutes les langues parlées ici

En contrebas, les marteaux-piqueurs des promoteurs avides

Résister à l'envie de bouger

Lisbonne Gulbenkian

Surtout les salles Persanes ; les miniatures ; les plats émaillés Turcs avec ces fleurs, probablement des vulves stylisées. Les deux costumes de soie de Samarcande (ô écrire sans fin ce mot !). Une collection pour le seul plaisir d'un homme. Le Salazarisme aurait-il eu au moins un résultat intéressant ?

Aussi le choc, dès l'entrée face aux deux petits portraits flamands de Van der Weiden.

Oublier ce couple américain midwest qui parle très haut et "fait" les salles d'art européen au galop en s'extasiant devant tout ce qu'ils ne comprennent pas.

Pluie aujourd'hui, je pourrais passer la journée ici, dans le musée de ce "monsieur 5 %", qui avait un goût tellement sûr. Je croise les touristes arrivés hier en même temps que moi. Il y a un couple âgé Allemand ou Hollandais ; un couple Anglais – elle, Indienne – et quelques Japonaises à chapeau-cloche.

Au restaurant, beaucoup de monde. Comme je suis arrivé tôt, j'occupe une table pour quatre. J'invite un couple portant ses plateaux à me rejoindre. Ils sont Espagnols : Barcelone et Grenade et viennent ici tous les hivers. Aux regards, à la timidité, je devine une histoire d'amour cachée... Cela fait du bien de parler, de faire des phrases, malgré la perte de mon vocabulaire. En espagnol, la

grammaire, les structures demeurent ; j'ai parfois l'impression que le portugais ne demanderait pas un gros effort mais un peu d'audace. Ce soir je me suis perdu dans le Bairro Alto, après une halte au jardin botanique. Arrivé dans des rues au relief accentué. Les pentes sont retenues par des sortes d'amphithéâtres ceints de murailles blanches... je suppose qu'il doit y avoir un nom d'architecture pour les désigner. Des galeries et des bâtiments immenses, austères. Tout à coup, une place illuminée entourée d'églises aux façades baroques, puis une rue commerçante et populaire. Un autre versant du Bairro Alto que je n'avais pas encore découvert. Pas de panique, je finirai bien par arriver quelque part ? Oui, voilà Pessoa, à la terrasse du Café Brasileiro. Apéritif assis à côté de la célèbre statue. Après dîner au restaurant populaire du Baixa, remonté vers 22h au Bairro Alto jusqu'au 13 rue Atalaya qui est bien le bar le plus crado... mais là, deux guitares et le miracle. Un jeune homme au visage lumineux (mystique ?) commence à chanter, puis se redresse en prenant appui sur ses avant-bras... Il est hémiplégique, les jambes appareillées. Debout, il lance un Fado puissant, inspiré, les yeux fermés. C'est un choc, les larmes ! Les guitares sont un peu primaires mais le chant emporte tout avec lui. La salle – étonnamment pleine de militaires en uniformes - ne s'y trompe pas, et, vibrante, chaloupe un peu dans la bière et les mots frottés comme une corde par son archet.

Lisbonne, Praça des Restauradores

Billet de train à l'agence des wagons-lits où un grand sourire accueille le client. Jusqu'à là, j'avais trouvé les commerçants Lisboètes plutôt froids avec les touristes...

Puis, des rues à n'en plus finir. Déjeuner à la Baixa, goûter le riz aux fruits de mer. Délicieux, précieux Guide du Routard.

Déambulation, encore, visite d'une imposante église baroque – Sta Catarina – où un christ m'effraie presque en émergeant de l'ombre.

Partout de l'or et quelques femmes prosternées.

Ce soir, dîner de folie Praça de Comercio, là où Pessoa avait ses habitudes, et son portrait en azulejos. J'ai laissé une addition de 5550 escudos pour la meilleure sole du monde, une mangue et un vin blanc capiteux. Quel pays !!! Demain, sandwiches !

Lisbonne, transports.

Que faire ce matin ?

Tout d'abord changer de crèmerie pour le petit déjeuner. Ma

pastelaria près du petit square avec jolie vue est très bien mais... le Café Chinois, un peu plus cher, propose d'aussi savoureux pasteis de nata. Puis le tram 28 pour le pèlerinage. Il monte vers le Castelo San Jorge, je descends à Graça. Rue très vivante et populaire. Piéton, j'évite les trams qui me serrent contre les murs et je pense que les Lisboètes se sont longtemps serré la ceinture... Enfin, les portes cochères sont les bienvenues. A Graça, le conducteur du tram fait le plein de sable et j'observe que, dans les montées raides, un tuyau fait descendre cet anti dérapant naturel devant les roues. La réserve de sable est sous les sièges, et les stations stratégiques sont équipées d'une caisse et d'un seau. On fait le plein en demandant aux passagers de se lever, en toute simplicité. Depuis l'ex cinéma devenu magasin INO, je redescends à la Se pour visiter. C'est totalement nu, contrairement au baroque habituel. Un air de Vezelay sans la colline...

En repartant, heure de sortie des bureaux, j'admire la discipline des queues aux stations de trams ; ici, la resquille, connais pas ! Après-midi à Belèn, en train de banlieue, choc de la stature du couvent des Hieronimites, avec sa cour-cloître Manueline. J'écoute un guide qui explique à des Espagnols que le Manuelin se caractérise par ses cordes et ses coquilles en relief. Je visite l'église étonnante avec ses fines colonnes intérieures et l'ombre fantastique de ses murailles ; l'autel, comme un feu, tout au fond.

Dans la foulée, musée de la Marine, tout proche. Des bateaux comme j'adore ; des galères d'apparat et des canons filigranés comme des œuvres d'art. Puis un jardin tropical où je ramasse quelques graines mais qui ferme trop tôt. Alors je reprends le tram jusqu'à San Amaro qui est leur garage.

Comme je suis perdu, il me faut marcher longtemps pour atteindre la gare d'Alcantara, après être passé sous le pont du 25 avril (révolution des œillets !).

Le bus qui me ramène vers Pombal – du moins j'espère- est conduit par un élève d'Ayrton Senna. A chaque virage, on est projeté, tout en gardant un flegme très portugais, sur le voisin d'en face, qui vous rend la pareille au tournant suivant ! C'est beaucoup plus drôle que le tramway, sans provoquer aucun incident.

Lisbonne Bairro Alto

En tram 28. Je reconnais le chauffeur. Puis déception, une rue en travaux interrompt le trajet. Dommage, une rue des plus étroites qui promettait du rase-façades et du rentrez-bedaine ! Alors je continue

à pied, plus on se perd, plus on se retrouve : voilà le jardin botanique. J'entre au Museo de Ciencias, plus pour le bâtiment énorme que pour ses collections qui se révèlent poussiéreuses. Achat de cartes postales d'animaux étranges qui inaugurent une journée tournée vers la zoologie (déjeuner saumon au vin). Après-midi au parc zoologique en triste état général mais bien habité.

Je tombe amoureux d'une antilope aux yeux immenses et doux. Des ours bruns et noirs se serrent dans un angle de leur cage ; ils ne veulent plus jouer pour ces humains qui leur balancent ordures et méchancetés. Devant chaque cage, il y a une publicité genre Disney qui me hérisse un peu plus. Les gosses regardent Mickey plutôt que les véritables êtres vivants devant eux. Puis un couple d'ours blancs parfaits danseurs : dix pas à gauche, demi-tour, dix pas à droite, demi-tour, dix pas à gauche, en voulez-vous encore ? Après cinq jours passés à lire Malaurie, ce ballet ininterrompu fait pleurer. Par un chemin qui semble oublié, je découvre un parapet dominant un cimetière de chiens très fleuri. C'est la première fois que je vois cela, je suis tellement surpris que je n'arrive pas à en penser quoi que ce soit, sinon à en inventer des épitaphes stupides.

Lisbonne à minuit.

Praça do Comercio, la fête guinéenne bat son plein. Si j'ai bien compris, les hauts-parleurs développent une puissance de 70 000 watts. Je n'ai jamais senti mon cœur emporté où il ne veut pas par une telle pulsation, qui n'est pas la sienne.

La musique afro-portugaise, cependant, ne met pas en mouvement cette foule bonasse, venue en famille pour fêter le nouvel-an. Je me dis qu'en France ou en Espagne, toute la place aurait ondulé (au moins) au rythme de cette musique forte et douce à la fois. Effet de la réserve, d'une certaine morgue sans tristesse (attention aux lieux-communs, mais...) ; je laisse aller mes hanches et ce balancement m'apparaît souverain pour récupérer des errances urbaines.

Après les Guinéens, un flûtiste avec un groupe indien (Goa ?). Une musique douce avec de l'accordéon en basse continue. Puis un Portugais très connu des fillettes locales qui se pâment dès qu'il saute sur scène pour débiter un rap insipide.

Petit à petit arrivent des groupes de chanteurs anglophones, je n'ai plus rien à faire ici, ce sont les mêmes que chez nous. Les jeunes porteurs de bouteilles se font plus pressants autour des brunettes, on ne sait pas très bien ce qu'ils brandissent. La nuit à la pension est

plus agitée que les précédentes, avec un contrôle renforcé, la porte fermée aux importuns. A l'interphone, le portier doit faire face – avec une infinie patience et courtoisie- à des demandes de chambres manifestées jusqu'au matin.

Train pour Bordeaux

Cette histoire en forme de journal est dédiée à toutes les gardes-barrières rurales du Portugal. Avec une identique rigueur dans le maintien, elles ont salué le train international à tous les passages-à-niveau de la campagne aux orangers chargés de fruits. Parfois, aussi, un amandier en fleurs –est-ce possibles un premier janvier ? Revenons aux gardes-barrières rurales ! Leur salut, drapeau levé à 45 degrés est un rien fasciste mais il suffit de bien les observer pour comprendre qu'il n'en est rien. Ce sont les authentiques témoins du progrès qui passe, chaque chemin vicinal rayonne de leur présence rassurante.

Ma vie avec Perros

J'étais parti en stop, tout s'était bien passé jusqu'à Quimper, je touchais au but. Sortir du centre ville et me poser au bord de la route, ma pancarte DOUARNENEZ bien en évidence, pas besoin de lever le pouce. Beaucoup de circulation, des vacanciers, des camions, je n'allais pas attendre longtemps... Au bout d'une heure, je commençais à désespérer de mes concitoyens quand la moto s'est annoncée, en face de moi, pas trop vite, en pétaradant. Comme par réflexe, je lui ai fait un signe de la main. Une minute après, il était là, à côté, demi-tour effectué.

« Tu comprends, ça roule pas mal, je pouvais pas tourner n'importe où... ben quoi, monte, tu vas à Douarn, moi aussi... »

- *Mais... vous avez fait demi-tour, pour moi ?*
- *Disons que j'avais oublié ma pipe, il faut repasser à la maison. »*
Le plus difficile, enjamber les énormes sacoches pour poser mes fesses sur la selle arrière.

« Il doit y avoir un casque dans la gauche »

Casqué de cuir et de plastique, lunettes anti moustiques, il embraye le gros engin qui m'évoque un hippopotame au trot, nous roulons à petite vitesse, je m'habitue aux virages heureusement peu nombreux.

« Tous ces bouquins, dans la sacoche... vous êtes libraire ? »

- *il y a du vent, garçon, tu me parles bouquins ?*
- *oui, dans la sacoche*
- *ah, ça, c'est mon manger, pour ce soir*
- *pour ce soir ?!*
- *c'est mon métier, tu sais, lecteur professionnel...*
- *ben vous en avez de la chance ! »*
Un long silence de l'homme, tout occupé par les borborygmes pétroliers de notre cheval marin
- *je ne sais pas si c'est de la chance, il semble, comme dit l'autre que je ne suis bon qu'à ça !*
- *ah oui, Samuel Beckett*
- *garçon, tu connais le grand Sam, tu aimes ça ?*

- *j'ai vu Godot et oh les beaux jours, avec Madeleine Renaud*
- *c'est bien, ça, moi aussi j'ai aimé, follement, le théâtre...*
- Le silence relatif nous entoure de nouveau, les petites maisons de Douarn apparaissent
- *je passe par le port Rhu, j'ai soif, on fera un arrêt*
- *merci pour la course, je vous offre un verre ?*
- *bien sûr, garçon, tiens, je m'arrête ici, chez Fanch*
- Dans le bar, nous sommes accueillis
- *eh Georges, tu arrives bien, Erwan paie sa tournée, allez, pose ton vieux cuir*
- *bonjour, bonjour, bonne pêche aujourd'hui ?*
- *tu devais pas aller à Rennes ?*
- *oui, mais je crois que le proviseur du lycée en a marre de mes lectures à tout va, il doit justifier d'un budget, me demande un programme, je vais réfléchir, Kafka, Beckett, Proust...*

Nous quittons le comptoir, assis à une table, il boit son ballon de Côtes à petites lampées, je bois ma bière

Je suis assis face à mon automédon, perdu dans ses pensées, ce qui me donne le temps d'examiner le bar. Sur la cloison de gauche, des photos de grands voiliers, de trois à quatre mats, entourés, fêtés par d'innombrables bateaux de toutes sortes, aux voiles blanches, beiges, certaines noires. A droite, des marines peintes, scènes de genre, vagues écumantes, batailles navales, départs pour Terre Neuve, bénédictions. Dans un coin de cette iconostase, pas mis en valeur, sinon par le soleil couchant, une reproduction de la Vue de Delft de Johannes Vermeer. Comme un clin d'œil au petit Marcel, je m'arrête quelques instants sur le petit pan de mur jaune ; « Georges, vous avez remarqué cette affiche – Ah oui, le petit pan... comme toi, je le cherche encore... ; ses yeux fatigués par la route semblent couler dans son verre. Il murmure, « oui, partir du Temps Retrouvé, remonter au moins jusqu'à Balbec.. oui, pourquoi pas ... » Il a suspendu à la patère sa grosse veste de cuir, de ses poches tombent quelques feuilles de papier couvertes de minuscules gribouillages.

odeurs, arômes, effluves

La forme du verre à vin, si importante pour concentrer après rotation les molécules porteurs d'arôme, cet avant, ce prédécesseur, cet antérieur du goût ; le nez plongé profond, sans peur du ridicule apte à déceler le liège attaqué par une moisissure parasite, le boisé du tonneau, le cuir ou le fer, la baie noire, le pain grillé, l'alcool puissant porteur de tous les volatils mixés en complexe.

Trier les odeurs complexes ; être né Nez.

Enfoui dans la mouture de café, jusqu'à l'ivresse.

Une mole d'un gaz quelconque occupe un volume de 22,4 litres.
(chimie cours de 3^e F.NATHAN)

Chaleur, absence de vent, sur la ville, pollution aux hydrocarbures piquant les narines ; au parc, affiche recommandant de limiter ses efforts – no jogging today ; quelques téméraires masqués s'aventurent ; pollution dégrade les molécules porteuses d'odeurs, de fragrances ; diffusion du parfum de lavande sur les plateaux d'air pur en altitude ; diffusion du parfum d'iode longtemps avant d'arriver au bord de mer.

Eveil, l'odeur du café monte au premier, enrichie, inspirée deux fois, croissants frais ?

Eveil dans une atmosphère chargée de caramel sans plaisir, malaise, le foin coupé, détrempe, sans valeur, brûlé par les agriculteurs, fumée grise suivant les andains pourrissants, odeur portée par le vent ; connue, proche, familière, plus âcre, moins sucrée, les chaumes brûlés après moisson ; particules noires flottent.

Escarbilles comme un rappel, panache puant du train Nantes-Paris, dangereuses pour les yeux, « ne pas se pencher au dehors » ; vapeur pour la propulsion, feu de charbon pour la chaudière, mélanges.

Compartiment surchauffé, chaussettes, sueur ; à midi, les œufs durs du pique-nique, fenêtre désespérément close.

Orage, poches d'ozone, le grec dit « exhaler une odeur », d'arc électrique.

L'odeur mouillée, la pluie, les odeurs qu'elle fait monter de la terre, de l'herbe fraîchement coupée.

Entrer dans un fenil, à l'ancienne, le foin en vrac, légumineuses, riches en sucres, en sucre ; ouvrir un silo d'herbe, soulever la bâche noire, gâteau de miel.

Le compartiment « fumeurs » du train de banlieue un jour de pluie, les manteaux lourds envahiront l'escalier du métro, se chargeant d'autre chose, couloirs accélérateurs de particules, limaille, soufre, asphalte.

Sous le baiser, son haleine, Peter Stuyvesant, Craven A., Players Navy Cut ?

Goudron frais, calfat, Douarnenez entre deux départs.

Fumiers, lisiers ; périmètre de protection, épandage « annonce » la pluie.

Fumiers, lisiers, violence des senteurs animales amplifiées par leur confinement, au paillage insuffisant ; vaches en plein air, où sont les odeurs ?

L'éther, disparu de la pharmacie familiale, son odeur de clinique, une sensation de froid intense sur la peau. Polysémie, l'éther comme espace synonyme de gaz, ciel, cosmos, plasma.

Nauséabond, qui donne la nausée, étymologie trompeuse, de navire, nausée équivaut à mal de mer, envie de vomir. Gaz nauséabond, qui donne la nausée, fait tourner la tête ; aujourd'hui plutôt au sens de puant, tel H₂S, hydrogène sulfuré, abondant (nauséabondant ?) dans le gaz de Lacq, riche en soufre ; thiochimie, chimie du soufre.

Odorat humain, détecteur de plus de 10000 odeurs ; certaines études disent 10 milliards ! Qu'en est-il de l'odorat du chien, de son fameux flair ? Limier, Sherlock Holmes et la cendre des tabacs.

où habitez-vous ?

1

Habiter à, habiter sur... Il m'agace, tous m'agacent, tous ceux qui habitent sur Paris, Marseille, Nantes, ou Coulanges la Vineuse. Dans quelle position le corps qui habite sur ? Assis, couché, sur la pointe des pieds, en lévitation ou méditation transcendante, là aussi je m'y perds.

2

J'ai habité quelque temps sur la butte ; la Butte Montmartre, je veux dire. Un sixième sous les toits, pas d'ascenseur, chiottes sur le palier, monter avec les effluves, sentir leur concentration au fil des étages, ne pas oublier la moitié des courses avant l'arrivée au paradis, un aller-retour, bon pour le jogger cherchant la plus haute marche du podium.

3

De la fenêtre de mon sixième, j'habitais les sommets, je conversais avec la sacrée pâtisserie bizanto-kitcho-phallique, d'égal à égal(e). Elle qui habite sur Paris, croit régner sur une ville à ses pieds âgé-nouillée.

4

De la fenêtre de mon sixième sous toits, j'observais les bicoques à la va-vite dressées dans la cour où habitaient des immigrés serrés dans des décimètres carrés. Six(bi)coques, deux fois trois en vis-à-vis, séparées par le passage où se glissent des ombres fugaces.

5

En hiver, par de vagues tuyaux de cheminées, les fumées des chauffages tous combustibles montent jusqu'à ma fenêtre ; en me penchant, j'aperçois les disques incandescents marquant la surface de la cour, je sais que vivent là des hommes, je devine les foyers chauffant leurs foyers.

6

Baraques aux angles droits, blessent le regard, cachées des rues passantes par un bloc d'immeubles, retranchées, camp retranché urbain inconnu des administrations, du fisc et des permis de construire. Comment franchir le seuil, où est le seuil, y-a-t-il un seuil

où je ne vois qu'un bistrot dont la porte du fond ouvre sur des toilettes...

7

Entrer dans un bar sans commodités, une ardoise indiquant au passant « les toilettes sont au fond de la cour », dont un édicule (quel mot !) abrite, le lieu à quitter au plus vite.

8

Chez ma grand-mère, habiter sur les « cabinets du jardin ». Quelques planches au-dessus d'un simple trou, un seau de copeaux en guise de chasse d'eau, des demi-feuilles de journaux pendues à un crochet. Cloués aux parois chaulées, des chromos peints sur des éclats de sapin, oublié les motifs, non les couleurs ; vus parfois dans des brocantes.

9

Des vignes entourent le village, en cas d'averses, des baraques de pierres sèches abritent sommairement. Cadoles, ou loges, ressemblent aux bories du Vaucluse pour le matériau et l'absence de mortier. Construites en spirale, en coquille d'escargot, évoquent les nombreux fossiles de cette terre riche en. La spirale monte, rétrécit en cône telle une glace italienne posée sur son cornet. Un trou avec linteau ménage une entrée, parfois prolongée par un petit tunnel. Igloo de pierre, elle en affiche la blancheur.

10

Le village blanchit d'année en année. Souvent enduites de ciment gris soumis aux intempéries, les maisons sont tristes ; la mode du joint en creux, apparent, en mortier bâtard à base de chaux blanche leur donne un air de jeunesse. Le village se couvre d'échafaudages, la poussière vole aux yeux des passants, des chefs d'œuvre architecturaux apparaissent là où le regard ne voyait que du... bleu. Boboïsation des campagnes, le champagne finance, son marché florissant permet de rester habiter au pays.

11

(Un dernier pour la route, on peut s'en passer)
« Du palais d'un jeune lapin
Dame belette un beau matin
S'empara, c'est une rusée »

Un peu plus loin, il est question des « pénates » de la dame au nez pointu. Il me plaît d'apprendre (mythologie) qu'il s'agit là des dieux du « garde-manger ». Habiter, habiter le lieu où l'on mange, manger dans la rue, comble de l'horreur !

la distance vraie

Quand il est comme ça, chemise boutonnée jusqu'au cou, amplifiant sa maigreur, se déplaçant silencieusement, peur de gêner, proposant son aide pour ranger un couvert ou éponger le dessus de table où sont quelques miettes et taches brunes, quand je sens parfois que sa grande carcasse se glisse à mon côté pour solliciter, quoi ?, un ordre, une demande d'aide, un regard... j'ai peur de ne pas être à la hauteur, ou plutôt à la hauteur juste, à la « carrure » vraie.

Je me dis que l'adolescence est faite de cela, de cette incertitude perpétuelle sous le regard de l'adulte ; je sens sa maladresse dès qu'un geste manuel demandant initiative et un peu d'assurance lui est confié ; je sais qu'il a besoin d'échapper au commentaire qui n'est pas jugement, qu'il est bien de lui laisser de grandes plages de solitude, sans que l'appel de son prénom, retentissant jusqu'à l'étage vienne le dénicher, écouteurs aux oreilles, plongé dans un épisode de Stars War ou même en pleine résolution d'un problème de trigo. Je sens qu'il a besoin de moi pendant ces vacances, je sais aussi que c'est dans ses moments de solitude qu'il se construit,

Certains jours, nous nous frôlons, nos horaires ne coïncident pas. Il a besoin de sommeil et j'ai toujours peur de faire trop de bruit, je contrôle mes gestes, tout en souhaitant probablement qu'il me surprenne un matin en se levant tôt pour partager petit déjeuner, promenade matinale au jardin, commentaires et projets pour la journée. Je me demande parfois comment agit son père, et nous sommes incapables, lui comme moi d'aborder cette question.

Alors je l'observe, il surprend mon regard et me sourit, il a envie de me montrer une de ses créations dans un jeu électronique permettant de construire, aménager, équiper des réseaux urbains dans des villes virtuelles... mais il me le demande à mi-voix - craint-il de me déranger ? ou que je ne sois pas en mesure de comprendre le quoi et le comment des produits de son imagination – en souriant presque aux larmes, en me suivant longtemps dans la maison avant de prononcer sa question. Nos silences, nos regards furtifs ou pesants cherchent sans doute à surmonter la distance que le temps, le double saut de générations met entre nous ; comprend-il que pour moi, désormais, ce temps est compté ?

C'est alors que je l'ai su, on me l'a dit, c'est tout, cela suffisait, ça réveillait, ça faisait remonter à la surface des mois de bouillonnement intérieur, plongés dans Malherbe et Racine, nous recevions en pleine figure les échos amplifiés des « événements » d'Algérie, pas ceux de la rébellion sanglante du début des années 50, ou, plus anciens, de 45 à Sétif, quand nous n'étions pas nés, non, il s'agissait des soubresauts de fin de partie dans laquelle s'opposaient les partisans de l'Algérie française et les gaullistes au pouvoir, quand j'ai su que T. allait être renvoyé du lycée parce que L., notre prof de Français – et prof principal – l'avait surpris déambulant dans la ville au bras d'une nana, alors qu'il avait fait passer un message d'absence pour maladie, j'ai pensé que T., franco-libanais arrivé depuis peu à Paris, mal à l'aise avec les programmes mais déjà adulte, était le bouc-émissaire idéal dans l'ambiance délétère qui empoisonnait nos classes de la seconde à la terminale, on savait sans savoir, on connaissait sans affirmer, des noms circulaient, des camps se formaient, arborant discrètement cravate noire ou fleur de lys, une délicieuse atmosphère de clandestinité montait de nos imaginations romantiques, des inscriptions à la peinture noire ou au goudron apparaissaient sur les murs, effacées avec peine par le personnel de service, « PAIX EN ALGÉRIE », « OAS VAINCRA », on me glissa l'information à l'oreille au pied de l'escalier entre deux changements de salle, je savais ce qu'il me restait à faire, j'en étais sûr, tout se déroulait comme au ralenti, je me regardais faire... monter l'escalier quatre à quatre, courir dans le couloir, personne, entrer dans la salle, trouver une craie, écrire au tableau la phrase vengeresse, soigner l'orthographe – comment, à ce moment de hâte pouvais-je penser à la grammaire ? – redescendre pour remonter avec les copains, je n'avais demandé d'avis à personne, je n'avais prévenu personne de mon acte, d'ailleurs je n'avais rien décidé, rien médité, rien prémédité, j'étais agi par une sorte de réflexe, poussé par une nécessité intérieure, sans jamais prendre conscience qu'au fond j'aimais ce prof bien plus que mon copain T., cet excellent prof, je l'obligeais maintenant à déclencher le protocole administratif qui aboutira à mon rejet inévitable d'un système dont j'avais oublié la colère froide.

Le village, c'est Molesmes, au nord de la Côte d'Or, Châtillonnais.

Il y a eu une abbaye. Il y a maintenant les restes d'une abbaye. C'est propre, bien entretenu. Les Monuments Historiques financent les toitures. C'est beaucoup. Dans le bâtiment subsistant, de temps en temps, une exposition.

En 1098 (1), un moine appelé Robert l'a quittée. Trop de laisser-aller, de vacarme.
C'était une abbaye ouverte, bâtie sur des terres d'alleu (2) concédées par un seigneur, il venait y faire la fête, ça déplaçait au prieur.

En juin-juillet 1940, l'artillerie allemande était arrivée à Bar-sur-Seine, à 15 km à vol d'oiseau. De l'artillerie lourde.

A Molesmes, en face de l'abbaye en ruine était cantonné un régiment de Tirailleurs Sénégalais (3), des tentes (je les imagine blanches, elles devaient être brunes) alignées sur une petite prairie en légère pente descendant vers la Laignes.

Près de l'abbaye, aussi près de l'église. Séparées par une ruelle, on passait sous une voûte gothique, de l'une à l'autre.

Depuis le dix-huitième siècle, il n'y a plus de moines.

En 1098, Robert, avec une vingtaine de frères, marcha jusqu'à Cîteaux (4), terres marécageuses au sud de Dijon. Là, fonda nouvelle communauté, respectueuse des principes de l'ordre bénédictin (5).

Au début, des huttes de branchages.

Puis, Cisterciens, bâtisseurs, toute l'Europe (6).

Les Sénégalais en repli depuis l'est, ignorent tout, de la position de l'artillerie allemande, suivent la messe catholique de l'aumônier, ne savent rien de l'abbaye, de l'ordre cistercien, de Robert devenu saint,

de Bernard de Clairvaux, d'Etienne Harding (7).

Au loin, roulements d'artillerie.

Les Sénégalais n'ont jamais « connu le feu »(8)

Les batteries allemandes canonnent Châtillon-sur-Seine, nœud ferroviaire, casernes.

Un obus va tomber sur le cantonnement Sénégalais, ils entendent un sifflement qu'ils ne connaissent pas.

Au cimetière tout proche, je viens fleurir les tombes familiales, parents, grands-parents, certains noms me sont inconnus.

En montant au cimetière, je (9) passe devant le carré entouré d'une légère palissade où sont enterrés les huit Sénégalais tués par l'obus allemand. Un drapeau tricolore. Huit croix, huit casques au sol. Pas de noms.

- 1- date avérée par diverses chroniques ; l'auteur adhère à son tour, nous lui ferons crédit de cette adoption sans qu'il cite ses sources
- 2- terre d'alleu : ne dépendant d'aucune seigneurie foncière,
- 3- les tirailleurs sénégalais : à Chasselay, Rhône, sont inhumés plus de 180 tirailleurs massacrés par l'armée allemande. Ce cimetière appelé « TATA » respecte quelques traditions funéraires africaines, à visiter toutes affaires cessantes
- 4- Robert, Albéric et Etienne Harding, partis de Molesme avec une vingtaine de moines fondent Cîteaux le 21 mars 1098. Le chroniqueur Jean Marigar a fait le récit imaginaire de leur expédition dont extraits ci-dessous (°) (°°) (°°°)
- 5- les bénédictins ont créé la Bénédictine ; les chartreux, la Chartreuse... un recensement complet des créations du genre serait fastidieux. Retenons que c'est à leurs connaissances botaniques (des simples), leurs notions de pharmacopée ainsi qu'à la recherche du « spiritueux » en toute chose que ces ordres monastiques doivent l'excellence de leurs élixirs
- 6- les cisterciens, grands bâtisseurs, ont essaimé dans toute l'Europe
- 7- une trilogie peu connue dont la puissance créatrice fut souvent bridée par une soumission excessive à la hiérarchie catholique

- 8- expression douteuse, les T.S. envoyés souvent en première ligne étaient, depuis 14-18, considérés comme de la « chair à canons ». Ils avaient été engagés dans des combats violents au nord et à l'est. Les troupes allemandes, rendues furieuses par leur qualité combattante les ont souvent massacrés en pures représailles
- 9- qui parle ici ? Cette chronique non signée soulève maintes questions, notamment celles des qualités de son auteur, genre

° Colère de Robert

C'est la sainte Pâque. Je crois, Seigneur que Tu es ressuscité, mais je sais surtout que Tu es mort sur Ta croix ce dernier vendredi. Quand ma tristesse au récit de Tes souffrances devrait faire place à la joie de Te savoir près du Père, c'est le contraire qui se produit en moi. La joie de mes frères, les chants de louange et toute cette fête, la plus grande de la chrétienté semblent s'éclipser de ma cellule et de mon âme qui pleure sur Ta mort.

Depuis deux jours, la noblesse bourguignonne festoie à Molesmes. Les équipages envahissent nos réfectoires, des tentes se dressent en tous lieux, où éclatent des rires et des chansons à boire. Certains de nos frères négligent les offices et leurs devoirs pour se mêler à cette société bruyante ; notre règle bénédictine, que Molesmes incarne depuis 1075, demande silence, recueillement, travail, et je ne vois ici que tapage, flatterie, hypocrisie, danses de cour et parties de chasse intolérables dans nos murs.

Je sais que nous sommes ici dans une abbaye qui attire des regards et des vocations nombreuses ; qu'elle consolide la foi chrétienne par ses exemples, mais je regrette les premiers temps de notre installation sur cette colline, quand tout était encore à faire pour transformer des cabanes d'ermites en lieu de vie et de foi collectives. Je n'ai pas, comme Jésus, loué soit Son saint Nom, la force de chasser les « marchands du temple », toute cette noblesse qui ripaille et chasse à courre aux bois de Beauvoir nous a fait don de ces lieux, elle veut être ici chez elle, quand elle se trouve dans un enclos consacré à Dieu où même le vin que l'on boit est béni. Je n'ai pas non plus le courage de morigéner mes frères égarés dont certains ne me supportent plus guère.

J'en appellerai au pape, s'il le faut. Le Légat Hugues de Die permettra aux plus ardents de nos frères de recommencer, avec la grâce du Seigneur, à défricher les terres et les âmes. Je souhaiterais

même que la besogne soit rude à nos pauvres mains, elle n'en sera que plus exemplaire. Je sais que Maître Bruno que j'ai accueilli à Molesmes et en l'ermitage de Fontaine, a trouvé la force et les compagnons pour installer sa « Chartreuse » dans les rudes montagnes du Sud, ces Alpes presque inaccessibles. Le Seigneur me donnera la même énergie, mes prières seront entendues, ma colère pardonnée, dès que j'aurai mis un pied devant l'autre pour ouvrir cette nouvelle voie.

°° L'enfant-loup

une créature qui s'est mêlée aux suiveurs et ne s'est pas éclipsée avec les derniers d'entre eux. Contrairement aux habitants des hameaux, elle n'a parlé à personne, se cachant à moitié au bord du sentier, pour apparaître soudain, provoquant le cri de terreur de Jean-Jeannot. Les moines font cercle, se signent abondamment, certains déclarent qu'il s'agit d'un démon, que ses pattes arrière sont palmées comme celles d'une oie, que cette forêt est maudite.

Bien décidé à les apaiser, je m'avance vers cette créature effrayante et découvre un être humain, de la taille d'un enfant de huit à dix ans, extrêmement velu, qui ne profère aucun son articulé mais pousse des sortes de grognements passant du grave à un aigu déchirant. Il sautille, tente de se redresser, d'aller sans doute à notre exemple, puis retombe à quatre pattes.

Albéric suggère de lui donner du pain ; il le flaire mais le délaisse aussitôt, comme s'il en ignorait l'usage. On lui tend un morceau de lard qu'il dévore sans hésitation, ébauche un rictus et se rapproche de frère Albéric, comme pour le remercier et touche sa bure avec grand respect, il ne semble en rien inquiétant.

°°° Disputatio : nudité de l'enfant loup

- Mes frères

Après un moment de frayeur bien compréhensible, vous avez reconnu dans l'enfant sauvage la créature de Dieu. Vous l'avez nourri, il a accepté une écuelle de lait caillé et semble maintenant dormir paisiblement. Comme Adam au Jardin d'Eden, il est nu et semble plus étonné par nos vêtements que par les mots que nous lui adressons.

Peut-être ne parlera-t-il jamais, n'ayant pas appris dès son plus jeune âge auprès d'une mère aimante. Sans doute ignore-t-il les bienfaits de la Sainte Religion ; sans doute ne sait-il rien du Christ. Mais Jésus, lui, le connaît, comme il nous connaît tous. Jésus a fait de lui

un être proche du monde animal. Il nous invite à réfléchir à la condition des habitants de ces forêts. Les pères de l'Eglise aimaient les bêtes qui leur rendaient cet amour. Rappelez-vous Saint Jérôme et son Lion, rappelez-vous que Dieu demanda à Noé de les sauver dans son Arche.

La nudité de l'être humain qui s'est joint à nous ne doit en rien nous choquer. Tant qu'il nous suivra, nous lui montrerons comment nous couvrons notre corps. S'il en a envie, il nous imitera, comme il le fait déjà en observant nos gestes.

Mes frères, la dernière question que je me pose ici est la suivante, devons-nous le baptiser ?

Frère Anselme, tu as, je le vois, un avis sur la question.

- Mes frères, pouvons-nous tenir cet enfant hors des chemins de la Sainte Eglise ? Pouvons-nous l'abandonner dans ces bois où la proximité avec les loups et les sangliers le met en danger de mort, en danger du péché de bestialité ? Pour moi, la question ne se pose même pas, nous devons agir en chrétiens, baptiser cet enfant, lui donner un nom et un parrain qui lui enseignera petit à petit comment rejoindre la communauté des croyants.

Des discussions entre frères entretenaient un certain brouhaha que les laïcs n'osaient interrompre pour donner un avis. Je laissai les disputes se poursuivre, jugeant le cas difficile. Je me sentais incapable de trancher par un avis que tous auraient sans doute suivi, quand un des ermites jusqu'alors silencieux prit la parole.

- Frères.

Je m'appelle Théophilus, je vis ici en ermite avec plusieurs croyants depuis trois ans. Je connais cet enfant. Il s'est souvent approché de nos cabanes, nous l'avons parfois nourri, il est arrivé qu'il nous fasse cadeau d'une pierre où subsiste la forme d'un antique coquillage, d'une feuille roussie par l'automne ou d'un champignon dont le chapeau le fascinait. Il est parfois suivi par deux ou trois louveteaux qui restent en retrait mais ne s'enfuient pas à notre vue. Dans le pauvre Jardin d'Eden du Val où il vit, il a découvert une forme de bonheur. Il serait vain d'y mettre un terme en bouleversant une existence aussi fortement liée à la nature.

Les discussions individuelles reprennent de plus belle, il me revient de décider.

- Mes frères

Demain nous nous remettrons en route jusqu'à la terre d'alleu qui nous a été accordée. Nous allons fonder un nouveau monastère plus respectueux de la règle du pape Grégoire. Je crois que nous ne devons pas nous égarer, que la présence de l'enfant-loup est un sujet de réflexion pour chacun en son âme et conscience et enfin que c'est lui, dans le peu qu'il a entrevu de nos usages, qui décidera du chemin. Je ne doute pas que notre Seigneur éclaire son choix quel qu'il soit. Enfin je remercie frère Etienne, frère Anselme et notre frère ermite pour le courage de leurs paroles.

kaléidoscope

Toutes ces photos. Boîte pleine. Noir et blanc, sépia, plus rares. Format 6x9, celui des négatifs. Bords dentelés, comme d'un cadre, un peu effrayant, dents de scie, coupures à l'index...

Celle-ci, il n'y en a qu'une qui m'intrigue, de ma grand-mère Suzanne, aussi d'une inconnue qui porte un nourrisson dans ses bras. La femme blonde, la quarantaine, forte, vêtue de blanc, large visage, ressemble à Madeleine Sologne dans un film de Jean Cocteau – L'éternel retour ?- semble brandir l'enfant vers le photographe, comme une mère, pour un ecce homo plein de fierté, qui me fait douter un instant... de quoi s'agit-il ? Mise en scène ? Serais-je le troisième sujet, involontaire de ce tableau ?

Un nom flotte dans ma mémoire, Simone R., grande amie de ma grand-mère, dont on disait « elle a disparu dans la tourmente de la libération »

C'était une histoire de guerre, de collaboration, de résistance, de règlements de comptes en fin de conflit, à la libération. Alors, je tendais l'oreille, saisisais des noms, comme celui de *Madame R.* disparue en 1945 – ne pouvant donc pas me porter dans ses bras -. Ma grand-mère, qui était son intime, fut questionnée, harcelée par les héritiers jusqu'au jour où leur voisine de palier vint leur remettre un sac de bijoux qu'elle conservait depuis la guerre. Vingt ans après, respectant ainsi le souhait de *Simone*. Ma grand-mère attend toujours, dans le paradis des fidélités durables qu'on lui présente des excuses. Cette *Madame R.*, je crois l'avoir rencontrée quand j'avais onze ou douze ans. Se serait-elle remariée avec un monsieur B.? Je pense à une journée passée avec Suzanne, chez un couple qui habitait un appartement rue Nélaton donnant sur le Vel d'Hiv. Après le repas on me demanda ce que je voulais faire. Comme il faisait très chaud, je proposai d'aller nager à Créteil, au pied de l'appartement de ma grand-mère Fine. J'adorais cette baignade en face d'une guinguette à frites, aménagée sur un petit bras de la Marne, son ponton pour s'allonger au soleil et son haut plongeur où je ne me risquais pas encore mais d'où s'élançait, dans son maillot de bain vert, la jolie M., fille du bistrot, que j'observais depuis le balcon de Fine, comme j'avais observé, une heure avant, la rue Nélaton, la porte

du Vel d'hiv où, 15 ans auparavant, les autobus faisaient la queue pour décharger leurs passagers.

Sac de bijoux, lumière d'un 16 juillet qui n'en finit pas, rue Nélaton, Vel d'hiv, autobus bondés, guinguette des bords de Marne, mémoire en kaléidoscope que je fais tourner jusqu'au vertige, images élémentaires assemblées à la diable jusqu'aux interdits de sens.

L'homme avait dit « Station Trocadero, sortie nord, 7h45, je vous précéderai ». On ne sait pas toujours à quoi on s'expose en répondant à un appel téléphonique. Quand quelqu'un vous demande si vous aimez votre pays... bêtement, j'avais demandé s'il s'agissait d'un sondage... au ton de la réponse, j'ai compris qu'il valait mieux ne pas plaisanter. J'ai reconnu que... oui, j'aimais ce pays, son grand général, ses trois-mille (était-ce bien trois-mille) fromages, Dior et Marcel Dassault... il (c'était un homme) a soupiré, plutôt favorablement, et j'ai compris que c'était fait, j'étais embarqué. Il a parlé de voyages, de passeport à valider pour bientôt... « chez nous, ça va très vite, d'ailleurs, nous avons déjà votre photo ». Quand je lui demandai « pourquoi moi ? », il m'expliqua que j'avais été sélectionné après des mois de recherches sur dossiers, enquête, à partir d'un profil défini en haut lieu. Je me demandais si je devais le remercier... « Nous étions sûrs de votre réponse. Ah, une dernière chose, avez-vous un livre de chevet ? Pour chiffrer nos messages ? La Disparition ? d'un certain Perec ? D'accord, mettez-le dans votre sac ». Après coup, je songeais que mes commanditaires risquaient d'être surpris pour crypter du texte dans un tel livre... je ne leur dirais pas pourquoi ! Ah mais, en voilà des façons de recruter son personnel !

Sur l'escalator du métro, je grimpe derrière un crâne chauve, parfaitement lisse ; me dit quelque chose. Un homme politique – on les voit beaucoup en ce moment -, un acteur de cinéma, de théâtre, un écrivain, mais de ceux là, on connaît rarement la bobine ; ils passent rarement à la télé, certains acceptent une photo d'identité en quatrième de couv, d'autres, moins timides, un bandeau et leur nom en gros caractères, je ne dirai rien des visages pleine page couleur... marketingue. J'observe les vêtements de mon prédécesseur, costume bonne façon, prince de Galles discret, tons fondus, probable cravate club, grande élégance. Carrure plutôt mince, je me dis que ce doit être Leiris, à la station Trocadéro, près du musée de l'homme, forte probabilité. J'estime son âge, une bonne cinquantaine, nous sommes en 1970, vraisemblance, et ce crâne blanc, à peine ridé, ce pourrait être un africain albinos, un fantôme d'Afrique... Un moment, je pense grimper en vitesse, le

dépasser, pour avoir, de ce fourbis, enfin le cœur net... allez, je me lance, je le frôle, me retourne... Ce n'est pas Leiris, c'est tout sauf Leiris... pourtant, voir ce visage me conforte dans la certitude que je le connais, c'est qui, c'était quand, c'était où ? L'(in)connu vient d'allumer une cigarette, ce geste, c'est bien de lui, je l'ai vu, j'en suis sûr, je peux même dire qu'il allumera la suivante avec le mégot de celle-ci. Attention, pas d'erreur, plus de biffure possible, mon prof de philo faisait pareil, ne pas me laisser abuser par l'image, comment m'y prendre, comment l'aborder ? « bonjour, je vous ai reconnu à votre façon d'allumer votre cigarette... vous êtes ??? » je n'ai pas la réponse. ; maintenant, c'est sa voix, si discrète, charmeuse, douce, un frêle bruit dans ma mémoire qui fibrille, sa capacité à vous enjôler par un ton parfait, vous parlant comme murmurant à soi-même des histoires, un soliloque perpétuel un débit de questions réponses, parfois comminatoires, un véritable inquisitoire. Seule certitude, ce n'est pas Leiris, mais c'est un acteur ou alors un écrivain, dont j'ai probablement lu les œuvres, figurent dans ma bibliothèque ; il ne me reste plus qu'à faire, dans ma tête, l'inventaire des auteurs chauves dont j'aime les livres. Il a suffi que je me détourne un instant, mon bonhomme avait disparu, envolé, comme par l'effet du vent, d'un rêve dont il ne reste que ce mot : Quelqu'un.

9h, quelque part sur l'autoroute. Veillant à respecter les limitations de vitesse, apercevant les éoliennes en rotation ; progressivement, les contours du complexe ; bâtiments à coupoles, béton brut, cheminées, tours de refroidissement, vapeur épaisse au-dessus, pensant à ce qui bouillonne et se cache là-dessous, sachant qu'on ne produit pas que de l'électricité. Péage. Aborder la rampe d'accès, entrer au parking, découvrant qu'il est facile d'arriver jusque là. Aller à pied jusqu'au poste de garde, soigner ma présentation, cravate nouée Windsor, inspirer confiance. Garde en uniforme, les yeux sur sa liste, sur mon visage, aller et retour, suspicieux ? Remettre ma carte d'identité, tâcher d'oublier qu'ici on produit des armes... atomiques. Un contrat, juste un contrat. Epingler un badge « **visiteur** », garder en main mon laissez-passer revêtu d'un premier tampon. « A présenter à l'entrée et à la sortie du bâtiment N1 ainsi qu'à toute requête lors de vos déplacements » ; « vous sera rendu lors de votre sortie, entre 17h

et 17h 30, avec votre pièce d'identité ; « si vous voulez bien passer sous le portique »

A l'entrée du N1, même protocole. Garde portant pistolet, portique ; tamponne mon laissez-passer. « Bonjour Monsieur, dirigez-vous dans le couloir jusqu'à la salle N11 où se tiendra votre réunion, monsieur NX vous attend. Fracas d'un haut parleur : « **Il est 8h45, aucun incident** ». Découvrir que ce message est diffusé toutes les 15 minutes.

Entrer salle N11, m'interrogeant sur la hauteur du plafond, 4m, 5m, courant d'air ?

« Bonjour JMG, NX, ingénieur SÉCURITÉ ». Les classeurs SÉCURITÉ INTERNE, en évidence, sur le bureau. Mission bien claire, définie, cadrée, bornée ? Hocher la tête, laisser passer quelques monosyllabes.

« Vous pouvez travailler sur des brouillons, prendre des notes sur ces papiers à en-tête, à remettre, même chiffonnés ou déchirés, au vigile sur simple appel de cet interphone. Aucun document ne doit sortir du site de P... Informations recueillies ici classifiées « CONFIDENTIEL DÉFENSE ». Taper vos nouvelles propositions sur cet ordinateur mis à votre disposition, système Mac, selon votre souhait ; aucun code d'entrée, le vigile viendra fermer-ouvrir à votre demande ; ce soir, dernier geste, éteindre lui-même l'ordinateur ».

« À la fin de votre mission, disons vendredi 15h , me remettre votre rapport et vos propositions complètes. En supposant un accord sur première lecture, présentation de l'ensemble à la direction (« **il est 9h, aucun incident** ») ». Alerté pour la deuxième fois, léger sursaut. « Le garde vous aura mis au courant de ce message, de son contenu, de sa fréquence ». N'osant demander les nature, contenu, fréquence des messages en cas d'incident, poser quelques questions d'organisation, restaurant, toilettes...

« Au bout de deux semaines, valider avec le comité directeur les nouvelles consignes. Cette salle vous est réservée, vous ne serez pas dérangé, vous êtes libre de vos mouvements (muni de votre badge) à l'intérieur du N1 ».

Signer l'engagement de SECRET, comme d'habitude.

Ouvrir les trois classeurs. CONSIGNES GÉNÉRALES, SÉCURITÉ RADIATIONS, SITUATIONS DÉGRADÉES. (« **il est 9h15, aucun incident** »).

Garçon... !

si fugaces mais qui ne disparaissent pas, il suffit de les rappeler.

la jeune femme de la gare St Lazare, son pull en mohair bleu ciel à large encolure, coupant la foule devant la sortie Rome, bras croisés sur un bloc de classeurs et bouquins, figure de proue fendant l'écume.

aller chercher du lait dans une timbale en aluminium très cabossée, d'une capacité de deux litres ; le lait reposé était écrémé (la crème servait aux pâtisseries) puis bouilli longtemps dans une casserole munie d'un "anti-monte-lait", disque émaillé qui, mis en mouvement par l'ébullition, prévenait du risque de débordement, pas toujours maîtrisé.

des nappes d'eau de lessive blanches ou bleu clair emportées par le courant devant le lavoir bétonné

sur les murs de St Germain en Laye, des centaines de télégrammes bleus « Appelons De Gaulle »

les clochards endormis sur les grilles du métro, comme un énorme tas de vêtements à l'abandon, près de la gare d'Austerlitz; un train tiré par une locomotive à vapeur qui, arrêtée, chassait des jets de vapeur à l'horizontale ; sur le quai voisin, des cheminots frappaient les roues avec des barres de fer ; le son obtenu les renseignait sur l'état du métal

à la baignade dans la rivière, il fallait attendre 16 h, fin supposée de la digestion pour se jeter dans l'eau froide

les copains les plus riches avaient acheté des « transistors », à la baignade, on ne nageait plus guère, on préférait écouter « salut les copains »

chaque semaine, lecture faite, la voisine donnait Match et Jours de France ; photos d'avions Mirage publiées dans JDF, Dassault faisait du chiffre d'affaires (et camouflait des bénéfices) en facturant ces images à son propre journal

dans le village, un cinéaste itinérant projetait deux films par semaine, il arrivait au volant d'une grosse Prairie, ancêtre de nos modernes 4x4 ; au café local, quand il montait ses films, on pouvait lui demander un négatif coupé sur la bobine ; rêver d'une image de John Wayne ou d'Alan Ladd

le jeudi « saint », la foire dite du « Grand Jeudi », héritage des foires de Champagne, les sandwiches à l'andouille de Guéméné

Louison Bobet, vainqueur du Tour ; le classement de l'étape inscrit

sur une ardoise au café du coin
la retraite aux flambeaux, les lampions portés par tout le village,
clique en tête jusqu'au monument aux morts
dans l'escalier à quatre niveaux, une seule télé, jeudi après-midi, une
dizaine de gosses en extase devant Disney ou Thierry-la-fronde
sur le pignon du vieil immeuble, un personnage clownesque au
visage vert, serrant sur sa poitrine énorme (quoi exactement ?) ; il
crache des flammes ; publicité pour Le Thermogène
images, telles le Je me souviens de Perec ; laisser flotter, puits sans
fond, sautant les jours, les années, vies, générations, reçues dans les
après-repas brumeux de cigares allumés, de repas plantureux
(« encore un que les boches n'auront pas »), de cafés-filtres
individuels, de Marie Brizard lapés entre deux bayements, au détour
d'une conversation de bistrot, d'une balade en métro, Dubo,
Dubon, Dubonnet... Garçon, remettez-moi ça !

dispersés

C'est une combe dans le massif du Luberon, un homme lassé d'exercer la médecine dans une banlieue chic, héritier de négociants aisés à Bercy (vins de Bourgogne, d'Alsace, du Beaujolais), achète un mas, dernière maison avant le chaos calcaire qui ferme le vallon. Pas d'électricité, peu d'eau ; sous sa protection bienveillante, sous ses ordres, une ribambelle d'adolescents viennent occuper leurs vacances, préparer une rénovation qui sera achevée par des artisans locaux créatifs, efficaces, pittoresques. Le Sud. Entre les jeunes gens logés à la diable, des amitiés se tissent autour d'un petit noyau, étudiants aux beaux-arts, lycéens entre deux bacs ou en échec scolaire. Petit à petit, la vie au grand air, loin des tentations pèse sur les plus vieux ; le village, à deux kilomètres à pied permet au moins de s'approvisionner en cigarettes et de boire quelques mominettes. Déjà deux couples se sont formés, qui tiendront jusqu'à la fin des vacances. On promet de se revoir, au même endroit, Jacques, le médecin s'est installé à demeure, il les attend. Marco, tu te rappelles, tu te souviens, Marco notre joyeux tintamarre de jeunes fous lancés dans la vie au triple galop, Marco, nous ne sommes plus que deux séparés par huit-cents kilomètres de campagnes, de forêts, de vignobles, de montagnes. Séparés plus encore par des années de vies à construire, de pensées divergentes, d'enfants à élever, de deuils intimes auxquels nous nous sommes associés de loin en loin. Plus encore que moi, tu t'es retrouvé face à des dizaines de verres vidés sur des comptoirs d'oubli, je ne suis pas sûr que tu en sois revenu moins altéré par l'horreur des distances, des nuits, moins seul pour nous avoir un moment lâchés, Luc, Hube dit Louis, Jiel, Clairette dite Roger, Max dit moi-même, j'en oublie, bien sûr, vacherie de mémoire. Du trou sur une hauteur où j'ai planté ma hutte partent des signaux de fumée, trop vite dissipés pour y lire mon désespoir ; je ne suis pas certain de connaître les codes à employer, trois cumulus pointillés, trois cirrus étalés, trois nimbus pointillés pour SOS, sauvez ogre solitaire, non, plutôt Solitude ô Solitude comme dans le divin Purcell. Nous ne savions pas, perchés sur les murs boiteux de notre bastide luberonne, serrés, jambes pendantes, que ces temps gracieux

n'étaient qu'une grâce du temps, que les liens entre nous se casseraient au premier vent mauvais, ne nous laissant en bouche que le goût acide de nos gauloises.

Je t'écris, Marco, parce qu'écrire, ce qui me reste, peut se faire en solo, comme des gammes au saxo, j'écris notre histoire de solitaires un moment réunis par une faim d'ogres née de la guerre, dispersés par une paix qu'ils n'ont pas su construire.

Allant vers le sombre lit... (Joyce Ulysse)

Oui, c'était là-bas à Gibraltar j'étais si impatient toujours trop pressé je l'ai poussée, pressée serrée de toutes mes forces jusqu'à ce qu'elle me dise oui elle a dit oui je ne saurai jamais si c'était pour moi ou pour échapper à la famille à la maison connaître enfin un homme et je n'étais pas mal en ce temps là à Gibraltar chaleur étouffante ce matin pour un mois de juin les rues de Dublin la foule encombrant le trottoir Brunswick street chapeaux levés au passage du corbillard est-ce qu'elle dort maintenant je peux garder ses pieds nus dans mes mains elle a accepté mon baiser du soir sur ses Dedalus a aperçu son fils Stephen en compagnie de Buck Mulligan je les ai retrouvés beaucoup plus tard quand elle dort je me demande toujours si elle pense à Boylan je sais qu'ils l'ont fait elle doit le trouver plus homme j'aurais fait de mon fils un homme aidé conseillé terrible de suivre un enterrement d'enfant Paddy Dignam triste pour sa famille cinq gosses elle ronfle tout doucement embrasser ses orteils oui quand elle dort elle ronfle dit quelques mots dans son sommeil Poldy Poldy ou Milly deviendra photographe techniques nouveautés cette chemise de nuit qui s'enroule en paquet quand elle s'enfonce dans le lit découvre ses f remonte jusqu'à ses seins plusieurs jours sans y toucher comment fait-elle son désir pour Boylan dois veiller au grain aller en visite chez Dignam qui aurait pu penser ce délicieux petit bonhomme syncope j'ai dit à Simon Dedalus et Cunningham la plus belle des morts il n'empêche Molly triste pour les gosses je sens ses jambes agitées spasmes doit rêver toujours de Gibraltar des roses des rhododendrons la Rose de la montagne si seulement je pouvais regarder son visage demain passer un moment les yeux dans les yeux lui apporter son petit déjeuner parler de Dedalus Stephen cette fois est-ce qu'il s'est écroulé de sommeil sur le divan aller voir éclairage discret de la rue passer la main dans ses cheveux lui dire vous êtes chez vous ces fleurs en bouquets en couronnes pauvre Dignam celles qu'elle reçoit Dache Boylan roses blanches toujours certains commencent à jaser j'ai laissé sur la petite table Les Douceurs du Pêché elle va le feuilleter peut-être le lire les jeunes vierges devant l'Ormond bar amies de ces étudiants Stephen Dedalus et Buck Mulligan la poste envoyé une lettre à Martha Clifford Poste restante discrétion sécrétion je

sais que Molly fouille mes poches de costume jeter cette adresse
O j'ai bien vu qu'elle m'aguichait n'est-ce pas Gerthie Mc Dowell
ou Cissy Caffey quand les mômes ont jeté leur ballon vers la mer
et elle assise sur le rocher qui remontait remontait sa jambe sa
cuisse elle avait vu que j'étais en train de regarder son entrejambe
ses culottes de batiste trempé ma poche de pantalon ne pas
parler pendant mon sommeil bien vu qu'elle était boiteuse
comment est-ce de le faire avec une infirme tâcher de la revoir
même bord de mer même rocher chaque jour est-ce que je vais
lui raconter que j'ai vu Rudy comme je vois Stephen Dedalus
endormi un rien de bave aux lèvres rêve-t-il qu'il est sur scène
joue Hamlet jusqu'au lever du jour les larmes montent je suis
incapable de les arrêter je risque de réveiller Molly O ne plus
penser, n'y plus...

Version N°2
24 juillet 2024

